

CHAPITRE XVI.

LE CHRIST DEVANT LE SIÈCLE.

Où sont-ils ces hommes et les fils de ces hommes acharnés contre le Christ? ces disciples du sophisme et de la raillerie, qui, dans leur délire, prophétisaient la fin de notre religion? Où sont-ils ceux qui écrivaient: « Les nations transcriront dans leurs annales que Voltaire fut le promoteur de cette révolution qui se fit au dix-neuvième siècle ¹? » où sont-ils?

Ce siècle, par eux désigné pour la condamnation du Christ, élève sa voix dans les hautes régions de la science, publie les merveilles de la rédemption, et derechef la gloire du VERBE éclate parmi nous! (*Et vidimus gloriam ejus.* Joan., c. 1, v. 14.) Jamais de si vives clartés ne brillèrent sur l'homme; jamais encore de si nombreuses attestations, des preuves si démonstratives, si tangibles, n'avaient été réunies à ses yeux. L'étude des terrains et des couches du

¹ Frédéric, lettre à Voltaire, 5 mai 1767.

globe, l'observation des races américaines et océaniques, les récentes découvertes de monumens de la civilisation primitive, les travaux de la numismatique, de l'archéologie, l'invention du système hiéroglyphique, la rectification des erreurs historiques, suite de la vanité des anciens peuples, la confrontation des diverses chronologies, la restitution des planisphères de l'Inde et des zodiaques égyptiens à leur date réelle, sont venus confirmer d'une unanime assertion les vérités de la cosmogonie de Moïse.

La géologie, l'anatomie comparée, ont reconnu exact l'ordre des créations marqué dans la Genèse. Conformément à la tradition sur les TROIS fils de Noé, pères des premières races, l'anthropologie a distingué TROIS grandes souches parmi les variétés de la famille humaine. L'ethnographie a établi TROIS grandes divisions dans la multitude des idiomes, des dialectes éteints ou vivans. La linguistique est venue aider à l'intelligence de l'écriture sacrée, des figures orientales; les explorations des voyageurs modernes ont certifié l'accomplissement des prophéties. La découverte des colonies juives en Perse, chez les Afghans, en Chine, à Caisong-fu, aux Indes, à Rajapour et dans l'intérieur de Malayala, a constaté l'intégrité du texte des saints livres. Ces irrésistibles témoignages ont été réunis précisément à l'époque où le marasme de la société né-

cessitait un remède d'une énergie nouvelle, où une lumière plus pénétrante pouvait seule dissiper un aveuglement volontaire; où il était besoin de ce concours inouï d'efforts et de recherches, souvent opposés dans leur but, mais semblables dans leur résultat, afin de subjuguier, par la science même, l'orgueil de la science, et la conduire humblement soumise au sentier de la foi. En observant la marche des révolutions de l'intelligence, comment ne pas s'incliner devant la profondeur des décrets providentiels? Remarquez d'où nous vient aujourd'hui la vérité, à nous gens du monde, soupçonneux et injustes, qui ne l'acceptons point si elle ne sort d'une bouche sceptique; c'est du foyer de l'indifférence et de l'athéisme, de la société asiatique protestante et anglicane de Calcutta! tandis que les sophistes français professaient la bestialité de l'homme, l'inexistence du Christ, et qu'aux bords du Gange leurs adeptes d'Angleterre se livraient, dans un espoir impie, à l'étude de la langue secrète; tandis que leur infatigable investigation pénétrait les collèges des brahmes, les sanctuaires des pagodes, compulsait les œuvres des pandits, soulevait le voile du mythe indien, et dérobaient les annales des peuples prétendus autochtones; tous ces labeurs ne devaient aboutir qu'à rendre plus authentique la doctrine et la mission du Christ. Et à l'instant

même où, pratiquant les maximes des encyclopédistes, la république française érigeait pour autel l'échafaud, dans l'année 1793!.. quatre ans après l'institution de la société de Calcutta, son illustre fondateur déclarait à la honte et au trépignement de l'impiété, la concordance des travaux de la savante collaboration avec le récit de Moïse, prophète de l'Éternel.

En vain essaierait-on de le dissimuler, le philosophisme a terminé son œuvre; il touche à sa dernière phase. Ses apôtres ont dignement accompli leur tâche. Effaçant les noms de Providence, d'immortalité, de châtiment, de récompense, annulant les devoirs, égalant à la vertu le vice, propageant le matérialisme physiologique, posant en axiome l'amour de l'or, l'horreur de la pauvreté, desséchant les cœurs, endurecissant l'égoïsme, déchaînant les ambitions, plaçant dans les jouissances terrestres toute volupté, ils ont saturé l'âme d'ennuis et de tristesse, désenchanté la vie, réduit au désespoir l'indigence, propagé le suicide. — Ayant tari la source des émotions douces et nobles, des inspirations grandes et fécondes, ils ont enfanté une littérature d'effort, violente et heurtée; la rudesse, la bizarrerie, le cynisme, ont usurpé la place du talent, de l'originalité¹. Par suite de

¹ Il paraît, sur le sujet fondamental de la décadence de la littérature au 19^e siècle, la nécessité et la facilité d'une réorganisa-

ce dévergondage, on est arrivé à ne se plus créer qu'au spectacle du vol, du meurtre, de l'assassinat, du parricide; et, comme tout finit par s'user, on a fait bientôt de la scène une boucherie humaine, un horrible charnier, heureux quand ce galvanisme dramatique, affaiblissant les tableaux d'immoralité, fait oublier que le théâtre est devenu l'école du crime, et pour plusieurs l'antichambre du baignoire. — De l'excès du mal est sorti son remède. Ainsi les moyens en apparence les plus contraires servent aux fins de l'ordre éternel. L'homme, effrayé de l'ouvrage de l'homme, des instables et perfides théories de sa propre raison, demande à la raison immortelle quel est le suprême commandement. C'est parce que, voulant se régir lui-même, refondre

tion des sciences, un livre intitulé : *Tableau de la dégénération de la France, des moyens de sa grandeur*, etc., etc., par M. Madrolle; un fort vol. in-8°; Paris, Aillaud, quai Voltaire, n° 11. Cet ouvrage, comme toutes les grandes pensées, a besoin du temps pour grandir. Nous ne craignons pas de le présenter comme le seul livre original de nos livres nouveaux, le seul livre indépendant de nos livres esclaves, le seul encyclopédique de nos livres savans, le seul capable de confondre, de convertir, ou en tous cas de surprendre un lecteur qui ne serait pas prévenu contre l'écrivain, et dont la portée est telle, qu'il y a des journaux qui ont refusé de l'annoncer à un prix quelconque.

Nous serions coupable d'une omission si, à propos du *Tableau de la dégénération de la France*, dont nous nous sommes fait un devoir de parler, nous ne rappellions pas aux lecteurs du *Christ devant le siècle*, le *Prêtre devant le siècle*, où, en moins de 40 pages, le même auteur, M. Madrolle, est venu à bout de présenter toute une démonstration rigoureuse de l'ensemble du catholicisme, démonstration à laquelle, cette fois, tous les partis et tous les journaux ont rendu une justice éclatante.

la société, se faire une religion, il a soulevé tous les systèmes, approfondi tous les principes, comparé toutes les doctrines, qu'il lui est apparu que la société et la religion sont les œuvres de Dieu; qu'il en a reçu ces institutions et ne saurait les créer. Les tentatives hardies de ces derniers temps ont eu pour résultat involontaire de démontrer que tout ce que l'humanité contient de vital et d'impérissable lui vient du christianisme. — On a voulu faire, et on ne l'a pu. — Sans péril pour l'organisation sociale, il était impossible d'ajouter ou de retrancher à l'arrangement qu'a produit la seule parole du Christ. Les disciples de Saint-Simon ont rendu hommage à Jésus de Nazareth. Les tribuns de la nouvelle république ont publié sur les places le nom du libérateur.

En contemplant dans l'étendue de sa misère la société française telle que l'a faite le philosophe, la jeune génération se détourne de lui avec dégoût. Ce vil antagoniste du Christ est détrôné. Sa fin approche; on l'abandonne; déjà il n'a plus de chaleur dans ses veines, l'infâme vieillard. Sa langue s'embarrasse; il ne corrompra plus personne; il ne tuera plus la pudeur et l'amour au sein de la femme, l'obéissance et la simplicité au cœur de l'enfant, la charité et le dévouement dans l'âme du citoyen. Après avoir dominé despotiquement dans les cours d'Europe,

promené en carrosse ses maximes par toutes les capitales, maintenant les salons lui sont fermés; il se traîne pédestrement des boutiques dans la boue des carrefours, et déjà ses faibles jambes ne peuvent le soutenir.

Notre littérature convulsionnaire, vrai thermomètre de l'époque présente, annonce évidemment un retour au principe de lumière. Au lieu des vieilles impiétés dont chaque mois regorgeait la presse, deux livres seulement ont paru, derniers accès d'une haine expirante. — Le premier est l'œuvre d'un étranger schismatique. Tombé en naissant dans le torrent de l'oubli, cet ouvrage s'est, par son poids, enseveli au fond du gouffre. Qui se doute en France qu'un Levantin publia, il y a quatre ans, une compilation contre le christianisme? — Le second, pour s'être impudemment nommé *Critique du christianisme*, n'a pas trouvé un meilleur sort. Qui se souvient des accusations usées jusqu'au ridicule, collectivement réunies par deux hommes qui n'ont pas osé se nommer, l'un par respect pour son titre d'avocat à la cour royale, l'autre parce que sa qualité de marchand de brioches (rue Dauphine) déclarait son incompetence? Ce livre est resté inhumé dans les magasins de l'éditeur. — Un Levantin qui vient nous revendre les friperies de Bayle qu'il n'a pu débiter dans son pays; un

avocat qu'un reste de pudeur contraint à l'anonyme, et un savant faiseur de brioches, tels sont les terribles adversaires, les trois curiacs récemment descendus dans la lice contre la nouvelle Rome, capitale de la chrétienté. — D'autre part, l'immense vogue des *Prisons de Silvio Pellico*, le succès constant des *Fiancés de Manzoni*, les nombreuses éditions du *Médecin de campagne*, par M. de Balzac, et l'amour de la France pour son poète Alphonse de Lamartine, dont il y a quinze ans elle pouvait à peine, trop charnelle qu'elle était encore, comprendre la céleste mélodie; la tendance de la nouvelle littérature au platonisme évangélisé, au mysticisme germanique, aux imitations du moyen-âge, époque de foi naïve, de pieux enthousiasme, l'hommage rendu aux temps comme aux hommes de l'Eglise et de la charité primitive, la faveur assurée à toute conception religieuse, expriment assez les sympathies renaissantes pour le sentiment chrétien et l'approche d'une transformation nouvelle.

Oui, le Christ est devant le siècle. Le siècle daigne enfin le juger et l'absoudre. Après avoir épuisé les systèmes, expérimenté chaque philosophie, consumé toutes les ressources du savoir et de l'orgueil humain, dans l'accablement d'une tristesse et d'une lassitude indéfinissables, on appelle enfin celui qui règne

aux cieux. Littérateurs, orientalistes, ingénieurs, magistrats, diplomates, naturalistes, avocats, professeurs, toutes les capacités, toutes les forces intellectuelles de notre âge, depuis la jeune école polytechnique jusqu'à la vieille académie ont été vus s'empresser assidûment autour d'une chaire catholique pour recueillir leur part du pain de la parole. Les solennités de l'église revivent et réveillent dans l'ame des souvenirs ou des espérances ineffables. En ces jours là surtout, la foule inonde les saints parvis, l'enceinte des temples suffit à peine à l'affluence des fidèles. Oui, la foi renaît dans notre patrie. Dieu, que nos savans eussent rougi de nommer en public, maintenant est invoqué partout, à la barre, au salon, à la tribune, aux cours d'études. La majorité des Français jusqu'alors indifférente sur la religion, s'inquiète de la suppression des sièges épiscopaux. Des pétitions revêtues d'innombrables signatures, étonnent la représentation nationale. Parmi ces députés si prompts à s'alarmer du seul mot de catholicisme, et dont les réductions exceptionnelles au budget menaçaient incessamment l'existence matérielle de notre culte; au sein de cette même chambre, un ministre ose imiter une figure oratoire de l'apôtre Saint Paul, un autre répéter les propres paroles de Bossuet; un membre de la gauche, homme d'opposition loyale et noble, soutient

les frères des écoles chrétiennes; M. Dubois, membre de l'université, les défend, et la chambre entière se déclare pour ces modestes ouvriers de la morale nationale; puis, quand elle vient à discuter les dépenses de l'instruction publique, et que M. de Bellaigue se plaint hautement du défaut d'instruction religieuse dans l'université, sa voix est couverte d'une approbation unanime¹. — Ailleurs se manifeste la même réaction. — Dans la délicate affaire de lord Althorp, devant le parlement anglais, le noble pair prend à témoin de la sincérité de ses explications, le Dieu devant lequel il doit paraître un jour, et la puissance de cette attestation suffit à l'assemblée. — En Belgique, Dieu est solennellement supplié du haut de la tribune. — C'est sous l'invocation de son nom que le roi de Suède ouvre la session de ses États. — Au Mexique, le président de la république (Antonio Lopez de Santa Anna) appelle sur le gouvernement la protection de la Providence. — Aux Etats-Unis, l'autorité de Dieu est officiellement reconnue. — Dans les harangues publiques, les discours prononcés aux odéons, aux athénées, aux académies, le spiritualisme s'élève et s'exprime chaque jour plus clairement. On parlait de la nature, on parle du Créateur. On disait le destin, l'ordre

¹ Séance du 8 mai 1834.

immuable; on dit la loi providentielle, la divine sagesse. — La philosophie matérialiste se dessèche de dépit dans sa chaire abandonnée; ses organes sentent de leur vivant, comme la pierre sépulcrale, peser sur eux un mortel oubli. Tandis qu'au contraire partout où une promesse d'immortalité, une étincelle de foi éclaire l'âme, vivifie le cœur, accourt une averse jeunesse. Le catholicisme érudit de Baader, les intuitions chrétiennes de Gœrres valent plus de célébrité à Munich que notre anglo-franco-germanisme n'en saurait extorquer dans le pays latin.

Il est encore de beaux diseurs qui s'obstinent devant leur jeune et crédule auditoire à composer l'épithète du catholicisme, le déclarant une forme usée et morte, dont le protestantisme vivace et rationnel vient saisir l'héritage pour l'agrandir. — Bonnes gens... le protestantisme! Et où est-il en Europe? Vous trouverez des protestans; mais où rencontrer le protestantisme? Quel est son temple, sa métropole? — Genève? — Mais ce qu'enseigne tel pasteur y est formellement contredit par tel autre. On assure même que la vraie lumière est dans la petite ville d'Yverdon, où jusqu'aux laitières, chaque *enfant de Dieu* commente habilement l'Écriture et S. Paul. Celui-ci affirme, celui là nie, un troisième doute. Ils ont tous un droit égal, partant également raison! — N'admirez-vous pas? — Le protes-

tantisme n'est point une religion; il n'est pas même une philosophie: c'est la souveraineté du sens individuel produisant pour effet permanent la *contradiction*. Or qui oserait déclarer la *contradiction* l'état naturel d'un culte ou d'une philosophie? — En substituant à l'autorité de l'Église catholique, l'infailibilité de la raison privée, le protestantisme s'est fondé sur un principe de division perpétuelle qui tend à le subdiviser indéfiniment en sectes indéfiniment divisibles. Et l'on sait qu'en religion comme en politique la division est une cause immédiate de faiblesse, un germe de dissolution plus ou moins prochaine. Chose singulière, le nombre, qui, dans les conditions ordinaires, constitue ou augmente la force, ici n'aboutit qu'à la diminuer; car, dans le protestantisme, toute multiplication ne s'opère que par des divisions successives. D'ailleurs ce système ne satisfaisant ni à la raison qu'il laisse aux prises avec elle-même, ni aux mystérieux besoins de l'âme qu'il n'a su prévoir, forçant l'homme à se prendre pour centre de la vérité, le pousse vers l'isolement de l'esprit, et il est écrit: « *Væ soli!* »

Le protestantisme se meurt. — En Suisse, une secte ardente de novateurs s'efforce, pensant le ranimer, de se rapprocher par quelques points du catholicisme. Ce mouvement qui tire de sa léthargie religieuse le gouvernement helvétique

que lui cause actuellement de vives inquiétudes.

Le protestantisme se meurt.—Dans plusieurs Etats d'Allemagne, naguère l'autorité s'alarmant de la torpeur et de l'éloignement des esprits pour le culte public, s'est vue réduite à décréter le zèle, la piété; à rétablir par des ordonnances de police l'assiduité au prêche (souvent fort ennuyeux) et l'observance des jours fériés.

Le protestantisme se meurt.—En Angleterre, il se perd, confondu, travesti de mille sortes, résumant toutes les hérésies passées, il devient insaisissable. Dans chaque comté, dans chaque rue, ses sectes se nuancent. L'institution aristocratique nommée Eglise anglicane, dont le sang est l'or du budget, et l'esprit, la volonté du roi, s'en va tombant aussi dans un profond décri. L'anglicanisme n'est qu'une division du gouvernement, comme le département des finances ou de la marine. L'avidité goinfrière, la cumulardise, l'orgueil impudent des lords-évêques ont éteint toute affection, toute foi au culte royal. L'indifférentisme l'a remplacé. Le *confortable* est devenu la seule religion des Anglais.

Ces cultes fabriqués de mains d'homme n'ont jamais qu'une vie automatique. Le principe générateur de l'existence immortelle, l'espérance, la foi, la charité, ne sauraient lui appartenir.

Aussi là, nul dévouement inconnu; là nulle immolation cachée¹. Quand le protestantisme ose parler de charité, il ne peut, parmi ses ministres, en trouver un exemple, et se voit contraint à nous emprunter notre Vincent de Paul.—Voltaire l'avait reconnu. «Les peuples *séparés de la communion romaine* n'ont *imité* qu'imparfaitement la charité généreuse, etc.² »—Les désastres publics, les grandes épreuves de l'humanité furent toujours funestes à la renommée du clergé protestant.—Durant les ravages de la peste, en 1543, les ministres se présentèrent au conseil de Genève, déclarant qu'ils n'avaient pas assez de courage pour aller soigner les pestiférés, et priant le conseil de leur pardonner leur faiblesse. Un seul, Matthieu Geneston, offrit d'y aller *si* le *sort* tombait sur lui³.—Partout où sévissait le choléra, l'impuissance du protestantisme à surmonter le danger s'est récemment décelée. On sait en quels lieux il fallait alors chercher les prêtres catholiques. Mais où étaient les pasteurs de l'Eglise réformée?—A New-Yorck, ce n'est ni aux ministres du saint Evangile, ni aux anglicans que le conseil mu-

¹ Il y a sans doute des vertus isolées parmi nos frères égarés; ce sont celles qu'ils imitent le plus aisément du catholicisme, par exemple, l'aumône: mais que l'aumône est encore loin de la charité!

² Voltaire, *Essai sur les mœurs*, t. III, p. 189.

³ *Extraits des registres du conseil d'Etat de la république de Genève.*